

# 1

Lorsque l'homme que j'aimais se mit en marche vers mon bureau, l'image de la biche percutée par un camion s'imposa à mon esprit. J'étais la biche — symboliquement parlant, j'entends — et Mark Rousseau, le poids lourd du destin.

Tout le problème était là, en fait : la biche se pétrifie, comme chacun sait — d'où l'expression : « comme un animal figé dans la lumière des phares ». La biche et moi (Callie Grey, trentenaire depuis ce matin, 9 h 34) avons conscience que le danger vient droit sur nous. Mais nous restons figées, que ce soit face à un trente-cinq tonnes (dans le cas de la biche) ou à un homme arrivant sur moi d'un pas athlétique (dans mon cas personnel) — sourire permanent scotché aux lèvres, belle chevelure de poète, magnifique regard sombre, pétillant d'humour. J'attendais donc, en ouvrant des yeux de cervidé. C'était vraiment trop bête (si l'on peut dire) car, à part avec Mark, je n'étais pas tellement du genre « biche ». Je tenais beaucoup plus de l'adorable hérisson déluré, ou de toute autre bestiole rigolote du même genre.

— Bonjour, Callie, dit Mark en souriant.

*Boum!* Le choc venait de se produire. Le soleil entrant à flots par les hautes fenêtres du bâtiment ancien où nous travaillions, Mark et moi, l'auréolait comme une créature peinte par Michel-Ange. Irrésistible. Même le vieux gilet sans manches tricoté une décennie plus tôt par sa mère rehaussait son pouvoir d'attraction. C'était un truc sans

forme et sans couleur qu'il traînait depuis des années sans parvenir à s'en séparer.

Un bon fils *et* un dieu du sexe.

Deux Callie semblaient coexister en moi. L'une, plutôt avisée et douée d'une solide raison (je la représentais sous les traits de Michelle Obama), et la seconde, fleur bleue et amoureuse, que je baptisais Betty Boop. Idéalement, Michelle aurait dû filer une bonne claque à Betty et lui faire entendre raison une fois pour toutes. Mais, hélas, cette nouille de Betty prenait chaque fois le dessus pendant que la première Dame, consternée, se résignait à la regarder se ridiculiser en silence.

— Salut, Mark, dis-je, sentant mes joues s'empourprer.

Logiquement, une exposition quasi quotidienne pendant quatre ans aurait dû me procurer un début d'immunité contre Mark. Mais il n'en était rien. Ma poitrine se gonflait de désir et d'amour, ma gorge se faisait plus sèche que le sable du désert, mes pieds et mes mains fourmillaient. Je visais une attitude dégagée du type « Collaboratrice compétente », mais je savais que le résultat tirait plutôt du côté « Adoration Pathétique ».

Mark vint s'appuyer à ma table de travail, ce qui amena son entrejambe à... *Voyons...* une cinquantaine de centimètres de mon visage, puisque j'étais assise. Une proximité à laquelle je ne prêtais, bien sûr, qu'une attention distraite.

— Joyeux anniversaire, Callie.

Il réussit à prononcer ces deux mots comme s'il s'agissait de la déclaration la plus intime, la plus suggestive de la création. Visage : en fusion. Cœur : emballé.

Callie, à un demi-centimètre de l'orgasme :

— Merci.

— Je t'ai apporté un cadeau, bien sûr.

Sa voix murmurante, grave, douce, veloutée. Celle-là même dont il usait sur l'oreiller, comme j'étais bien placée pour le savoir. Car, oui, Mark et moi avons eu une histoire ensemble. Pendant cinq semaines. Cinq *merveilleuses*

semaines. Quasiment cinq semaines et demie, même, si on analysait l'affaire d'un peu près. Ce que j'avais fait.

De sa poche arrière droite, il sortit un petit paquet rectangulaire. Mon rythme cardiaque connut une accélération notoire pendant que des pensées contradictoires me bombardaient le cerveau. *Un bijou ? s'extasiait Betty. C'est significatif, non ? Un cadeau sentimental, romantique. Oh ! mon Dieu... Oh ! mon Dieu...* Michelle, de l'autre côté, restait pragmatique : « Bon. Garde la tête froide, ma fille. Déballe d'abord, tu t'emballeras ensuite. »

— Oh... mais, Mark, merci ! Il ne fallait pas ! m'écriai-je d'une voix frémissante.

Dans le bureau voisin du mien, Fleur Eames fit claquer bruyamment un tiroir. La cloison entre nous n'atteignant pas le plafond, on entendait tout. J'en conclus que mon amie et collègue cherchait à m'arracher à mon état de béatitude et me conseillait de me secouer. Fleur, qui était concepteur-rédacteur à l'agence, savait tout de ma passion pour Mark. *Tout le monde* savait, en fait.

Je m'éclaircis donc la voix et tendis la main vers le paquet que Mark tenait toujours à la main. Il ne le lâcha pas tout de suite, mais le retint un instant en souriant. Le papier d'emballage était d'un joli jaune tonique. Ma couleur préférée. Avais-je eu l'occasion d'informer Mark de cette préférence ? Et avait-il enregistré ce détail, tout comme j'enregistrais ceux qui le concernaient ? Oui, bon, d'accord, je surinterprétais le moindre détail, comme d'habitude. Mais pour une coïncidence, ce serait vraiment une coïncidence, non ? Il laissa tomber un sourire vers moi et mon cœur caracola, ralentit, hésita avant de repartir dans un galop effréné. Oh ! mon Dieu... Était-ce possible ? Aurait-il décidé que l'heure était venue de renouer ?

Il y avait maintenant quatre ans que je travaillais pour Mark. Et nous étions la seule agence de pub et de relations publiques dans tout le Vermont du Nord-Est. Nous fonctionnions avec une toute petite équipe — juste Mark et moi, Fleur, Karen, la chef d'agence, et Pete et Leila, les

deux pâles génies informatiques du service de création artistique. Ah oui, j'oubliais Damien : assistant personnel de Mark/réceptionniste/esclave volontaire.

J'adorais mon boulot. Et j'y excellais, comme l'indiquait le grand poster, sur mon mur, qui avait bien failli me valoir le prix Clio, l'équivalent d'un oscar dans le domaine de la pub. La cérémonie des Clio Awards en question avait eu lieu onze mois plus tôt à Santa Fé. Et dans cette belle ville romantique, Mark et moi avons enfin fini par nouer une très jolie idylle. Mais notre histoire d'amour n'avait pas, semblait-il, démarré au bon moment. « Erreur de timing », avait diagnostiqué Mark. Pour lui, du moins. Quelle femme amoureuse de vingt-neuf ans se serait laissé arrêter par des problèmes d'emploi du temps en de telles circonstances ? Non, le blocage était venu du côté de Mark. Et de Mark seulement.

Mais à présent... ce cadeau. Et si le « bon moment » était arrivé ? Peut-être qu'aujourd'hui, alors que j'entrais dans la troisième décennie de mon existence, à l'âge où une femme avait statistiquement plus de chances de se faire dévorer par un grizzli que de trouver à se marier — peut-être qu'aujourd'hui, la chance allait tourner en ma faveur ?

— Ouvre ton paquet, Callie, ordonna gentiment Mark.

Et j'obéis en espérant qu'il ne voyait pas mes mains trembler. Sous le papier jaune, je trouvai une boîte en velours noir. Oh ! Seigneur... Mordant ma lèvre inférieure, je levai les yeux vers Mark, qui haussa les épaules et me gratifia d'un nouveau sourire à tuer les cœurs.

— Ce n'est pas tous les jours que ma préférée fête son trentième anniversaire.

— Berk ! Une scène de guimauve !

Avec une moue écœurée, Damien apparut dans l'encadrement de la porte. Mark leva les yeux vers lui, puis les reporta sur moi sans rien dire.

— Bonjour, Damien, murmurai-je.

— Salut, répondit-il d'une voix dégoulinante de dédain.

Damien venait, une fois de plus, de rompre avec son petit ami et haïssait temporairement l'amour sous toutes ses formes.

— Mark, tu as Muriel sur la 2.

Quelque chose — une émotion — altéra brièvement les traits de Mark. De l'irritation, peut-être. Muriel était la fille de notre nouveau client, Charles deVeers, propriétaire et fondateur de Bags to Riches. L'entreprise fabriquait des vêtements d'extérieur à partir d'un mélange de fibres naturelles et de poches plastique recyclées. C'était notre plus gros compte, jusqu'à présent, un contrat faramineux pour Green Mountain, dont la majorité des clients venait de Nouvelle-Angleterre. Je n'avais rencontré Muriel qu'une seule fois et très brièvement. Mais Mark avait multiplié les allers et retours à San Diego, où était basé Bags to Riches. Une des clauses imposées par Charles deVeers était que sa fille Muriel vienne dans le Vermont comme chargée de compte, de façon à ce qu'ils aient un des leurs dans la place. Et comme Charles nous versait des sommes étourdissantes, Mark avait accepté.

Mark ne répondit pas à Damien. Ce dernier, frémissant du plaisir de tyranniser le boss, insista plus sèchement.

— Hou hou, Mark ! Muriel ? Tu te souviens ? Elle t'attend en ligne.

— Qu'elle attende donc encore un instant.

Mark me gratifia d'un clin d'œil.

— Ceci est important. Ouvre-moi cette boîte, Callie.

Damien soupira avec la théâtralité lourdement dramatique dont seuls les gays avaient le secret et regagna la réception.

Les joues en feu, j'ouvris l'écrin. C'était un bracelet fait de fines tiges d'argent entrelacées, dont les délicates circonvolutions rappelaient le lierre.

— Oh ! Mark, je l'adore... chuchotai-je en l'effleurant.

Je me mordis la lèvre, les yeux déjà mouillés par les premières larmes de joie.

L'expression de Mark était presque tendre.

— Tout le plaisir est pour moi. Tu représentes beaucoup pour moi, Callie. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il se pencha pour me poser un baiser sur la joue. Chaque détail aussitôt se grava au fer rouge dans ma mémoire. La douceur de ses lèvres, l'odeur de son eau de toilette Hugo Boss, la chaleur de sa peau.

L'Espoir, qui était resté à l'état de cendres pendant dix mois, frémit et releva la tête.

Je fis un effort désespéré pour donner à ma voix des inflexions gaies et enjouées et pour surmonter son chevrottement.

— Tu crois que tu trouveras un moment pour passer à ma fête d'anniversaire, ce soir ?

En l'honneur de l'événement, mes parents réunissaient quelques amis chez Elements, le restaurant le plus sympa du coin, et j'avais invité toute l'agence. Rien ne servait de faire semblant : je venais de franchir la barre de la trentaine. Tant qu'à faire le grand saut, autant ramasser quelques cadeaux au passage.

Mark se redressa, déplaça la pile de documents qui couvraient le petit canapé dans mon bureau et s'assit.

— Ecoute, Callie... Il faut que je te dise quelque chose. Je crois que tu as rencontré Muriel ?

— Je l'ai croisée une fois, oui. Elle m'a paru très...

Voyons... Ensemble noir qui tue, escarpins ultraclasse, le genre à se prendre terriblement au sérieux.

— C'est une fille qui a l'air... rigoureuse.

— Oui, elle l'est... Nous sortons ensemble, Muriel et moi, Callie, annonça-t-il après un temps d'hésitation prolongé.

L'information mit quelques instants à se frayer un chemin le long de mes circuits neuronaux. De nouveau, j'étais cette crétine de biche qui attendait, immobile, plantée face au poids lourd. Mon cœur s'arrêta sur un dernier battement sonore. Pendant une seconde, je restai incapable de respirer. Michelle Obama, ses beaux bras

croisés, me regardait en secouant tristement la tête. Je réalisai que j'avais la bouche ouverte. Je la refermai.

— Ah..., m'entendis-je prononcer.

Mark fixait le sol.

— J'espère que tu ne trouves pas cela trop... inconfortable, compte tenu de notre relation passée.

Dans ma tête, il y eut un grand fracas, un bruit d'eaux tourbillonnantes, comme un torrent chargé de neiges et d'alluvions. *Mark avait quelque'un dans sa vie ?* Comment était-ce possible ? Si le timing était O.K. pour Muriel, pourquoi pas pour... ?

— Callie ?

Pour en revenir au choc, à la biche et au camion : il arrive que les biches, au lieu de tomber raides sur place, continuent de courir encore un peu sur leur lancée. Elles disparaissent d'un bond dans les bois et c'est comme si elles disaient : « Ouf ! Il s'en est fallu d'un cheveu. Heureusement que je m'en suis sortie... Car je m'en suis sortie, n'est-ce pas ? Le fait est que je me sens un peu bizarre... Il faudrait juste que je m'allonge une seconde. » Et *boum*. Finie, la biche.

Mark insista à voix basse.

— La dernière chose que je souhaite, c'est te faire souffrir.

« Dis quelque chose ! » ordonna la première Dame. Je pris ma voix la plus allègre :

— Non, non, pas du tout, vraiment. C'est juste que... Aucun souci, Mark. Vraiment aucun souci.

Il me semblait que je souriais et que je hochais la tête. Oui, je hochais la tête.

— Alors, ça fait combien de temps que vous vous... voyez, Muriel et toi ?

— Deux mois. C'est... c'est assez sérieux entre nous.

Il prit le bracelet dans l'écrin et le fixa à mon bras, ses doigts effleurant la peau sensible au creux de mon poignet. Je dus me faire violence pour ne pas lui arracher ma main.

Depuis des années que je connaissais Mark, je ne

l'avais encore jamais vu sortir avec qui que ce soit deux mois d'affilée. Deux semaines, oui, d'accord. Mais très franchement, je pensais que cinq semaines constituaient son record absolu.

Mon corps prenait acte du SCUD qu'il venait de recevoir. Ma gorge se serrait, mes muscles contractés passaient en mode « fuite face au danger », et une douleur aiguë me lacérait la poitrine.

— Bon, eh bien, tu sais quoi ? Il faut que je fasse renouveler mon permis de conduire. J'ai failli oublier. Qui dit anniversaire dit renouvellement de permis, pas vrai ?

*Respire, Callie.*

— Cela ne t'ennuie pas, Mark, si je prends un peu d'avance sur ma pause déjeuner pour aller au DMV ?

Ma voix se fit chevrotante et je toussotai en prenant grand soin d'éviter les yeux sombres et à présent emplis de compassion de Mark.

— Aucun problème, prends tout le temps qu'il te faut.

La gentillesse dans sa voix me donna instantanément des envies de meurtre.

— Je n'en ai pas pour longtemps, lançai-je joyeusement. Encore merci pour le bracelet. A plus tard.

Là-dessus, j'attrapai mon énorme fourre-tout rose, me levai en prenant grand soin de ne pas effleurer Mark, toujours assis sur mon canapé, le regard rivé droit devant lui.

— Callie, je suis profondément désolé.

— Oh ! mais non, quelle idée ! protestai-je de ma voix la plus guillerette. Il faut que je file, ils ferment à midi. A tout à l'heure, Mark.

Une demi-heure plus tard, je prenais ma place dans la queue au DMV — le bureau chargé de la délivrance et du renouvellement des permis de conduire. Les conséquences de la collision émotionnelle que je venais de subir commençaient à se faire sérieusement sentir. J'avais été fauchée sur place par l'homme que j'aimais

— et qu'à présent je détestais —, mais aimais quand même. Michelle Obama, désespérée par mon cas, m'avait abandonnée à mon sort. Et Betty Boop luttait contre les larmes. Tentant de maîtriser le train fou du désespoir, je regardai autour de moi : sol en carrelage gris crasseux. Murs blancs sans âme. Et moi au milieu d'une queue d'environ dix personnes. Les dix ayant tous l'air privés de vie, de joie, d'amour.

La scène aurait pu servir de décor à une pièce existentialiste écrite par un Français torturé. Non, l'enfer, ce n'était pas les autres. L'enfer, c'était le service de délivrances des permis. Des employés robotisés allaient et venaient mécaniquement derrière leur guichet. Ils haïssaient de toute évidence leur sort et hésitaient entre le hara-kiri ou le détournement de fonds pour échapper à cet enfermement lugubre. La pendule accrochée au mur semblait avoir été placée là dans le seul but de me torturer. *Le temps file, et toi, tu passes à côté de la vie. Tu parles d'un joyeux anniversaire !*

Ma respiration s'accélérait, et c'était comme si deux ruches d'abeilles en colère avaient pris pension dans mes genoux. Des larmes me brûlaient les yeux et mon stupide cadeau d'anniversaire me démangeait le poignet. La chose intelligente à faire serait de l'arracher, de le fondre et de couler une balle de pistolet pour tuer Mark. Ou moi-même. Ou d'avaler le bracelet tout rond pour qu'il s'entortille dans mes intestins, nécessitant une opération en urgence qui ferait que Mark se précipiterait à l'hôpital, comprenant enfin à quel point il m'aimait, tout compte fait. Et moi, je le repousserais, bien sûr. (« Oui, c'est ça, Callie, soupira Mme Obama, faisant une brève réapparition. Tu serais capable de tuer père et mère pour un seul regard de cet homme. »)

Oui, enfin, peut-être pas père et mère. Mais l'idée que Mark ait quelqu'un dans sa vie depuis deux mois et que c'était « assez sérieux »... La panique menaçait, béante comme les mâchoires d'un grand requin blanc. Qui l'aurait

cru, honnêtement ? Cette idiote de Muriel, avec sa peau crayeuse et ses longs cheveux noirs, comme un vampire en chaussures italiennes de luxe... Quand diable avaient-ils commencé à sortir ensemble ? Quand, quand, quand ?

*Oh ! mon Dieu, sauve qui peut ! Il faut que je sorte d'ici.* Non, impossible. C'était le dernier jour pour renouveler mon permis sans risquer une amende. Et j'avais choisi une super-jolie tenue pour l'occasion, en plus. Un chemisier à impressions rouges et blanches, une jupe rouge courte, de grands anneaux d'or aux oreilles. Et mes cheveux tombaient juste comme il le fallait. Brillants et toniques à souhait. D'ailleurs, que ferais-je d'autre ? M'asseoir dans ma voiture et hurler de désespoir ? Attaquer un arbre à coups de pied ? Etrangler un caribou ? Ce n'était pas vraiment mon style. La seule idée qui me tentait vaguement serait d'aller me blottir dans mon rocking-chair pour boulotter de la pâte à gâteaux crue.

Un sanglot me piqua la gorge. Oh ! merde... Merde en boîte. Merde en barre.

— Suivant ! cria un des automates au guichet.

La queue se déplaça lourdement, progressant de quelques malheureux centimètres. L'homme derrière moi poussa un soupir clairement audible. Sans réfléchir plus avant, je plongeai la main dans mon sac, à la recherche de mon téléphone portable. Introuvable, évidemment. Mais où se cachait-il, cet instrument de malheur ? Tampon... non. Livre... CD... Photo de Josephine et Bronte, mes deux nièces. Même leurs beaux visages échouèrent à m'égayer. Où avais-je bien pu fourrer cet âne de téléphone ? Ah... Là. Je fis dérouler ma liste de contacts jusqu'à Annie Doyle et tombai sur sa messagerie. Oh non... Le bouquet ! Je le ressentais presque comme un affront personnel. Comment ma meilleure amie pouvait-elle être indisponible en un moment aussi crucial ? Aurait-elle cessé de m'aimer, elle aussi ?

Le train fou du désespoir prenant de la vitesse, je continuai à dérouler ma liste, à la recherche urgente de

renforts. Ma mère ? Surtout pas. Ma tragédie personnelle achèverait de la persuader que le chromosome Y devrait être effacé définitivement de l'espèce humaine. Ma sœur ? Pas beaucoup mieux. Mais quelqu'un à qui parler, malgré tout. Par chance, Hester répondit. Elle devait être en pause, entre deux consultations.

— Hester ? Tu as une minute à m'accorder ?

— Hé là, ma petite sœur trentenaire ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

La voix de ma sœur, à tendance sonore, explosa à mes oreilles. Je dus éloigner le téléphone avant de lancer mon lamento :

— Hester... Il a quelqu'un d'autre dans sa vie ! Il m'a offert un magnifique bracelet et il m'a embrassée, puis il m'a dit qu'il sortait avec Muriel. Cela fait deux mois et c'est assez sérieux, mais je l'aime quand même !

L'homme placé derrière moi dans la queue se racla ostensiblement la gorge.

— Hum... hum... Reprenez-vous, mademoiselle.

Sans réfléchir, je pivotai sur moi-même et le gratifiai d'un regard hostile. Il haussa un sourcil méprisant. Quel beauf, ce type ! Mais les têtes, il fallait le reconnaître, commençaient à se tourner dans ma direction. Par miracle, je ne repérai aucune personne de connaissance. Le DMV se trouvait à Kettering, la ville voisine de Georgebury où je vivais. C'était au moins une humiliation qui me serait épargnée aujourd'hui.

— Tu parles de qui, là ? De Mark ? voulut savoir Hester.

Comme si je lui avais parlé de quelqu'un d'autre que de Mark au cours de l'année écoulée. Au cours des *deux* années écoulées. Des *quatre*, même...

— Evidemment que je te parle de Mark ! Il est avec Muriel, la fille de notre plus gros client. C'est charmant, non ?

L'homme derrière moi s'éclaircit la voix de façon ridiculement appuyée.

— Tu sais très bien que je l'ai toujours trouvé snob, péteux et sans intérêt, ton Mark Rousseau.

— Tu n'es pas vraiment une aide, Hester !

Pourquoi Annie n'avait-elle pas répondu au téléphone ? Elle était tellement plus douée qu'Hester pour gérer ce genre de situation. Il fallait dire qu'à la différence de ma sœur, Annie, elle, était normale.

— Oui, bon, qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? Que c'est un prince et un joyau ? Tu appelles d'où, au fait ?

— Du DMV. A Kettering.

— Tu t'occuperas de ton permis plus tard, non ?

— Mais il est sur le point d'expirer ! J'avais prévu de le renouveler aujourd'hui, c'était marqué sur mon agenda. Et il fallait que je m'échappe de l'agence... Je ne sais plus quoi faire de ma peau.

Un sanglot monta dans ma gorge.

— Oh ! Hester... J'avais toujours cru qu'à la longue...

Je repris ma respiration et m'efforçai de baisser d'un ton.

— Il me disait que c'était juste une question de timing, pour lui et moi. Et jamais je ne l'ai vu sortir plus de quelques jours avec une fille. Et là j'apprends que ça fait plusieurs mois que cette Muriel et lui...

Le sentiment de choc et de trahison était si fort que j'avais mal, physiquement mal, à la poitrine. Je pressai une main sur mon cœur blessé et sentis des larmes me brûler les joues.

La femme devant moi se retourna. Elle avait le visage buriné et la silhouette massive des agricultrices de la région. Avec un accent du Vermont à couper au couteau, elle s'inquiéta de mon sort et voulut savoir si ça allait.

Je lui adressai un vaillant sourire et lui répondis d'une voix mal assurée, et pas tout à fait convaincante, que tout allait pour le mieux.

— Je vous ai entendue parler au téléphone, mon petit. Et je vais vous dire une chose : les hommes peuvent être de sacrées peaux de vache, quand ils ont une donzelle en tête. Mon mari — Norman, qu'il s'appelle — arrive un

soir à l'heure de la soupe, et voilà t'y pas qu'il m'annonce, sans faire ni une ni deux, qu'il veut le divorce parce qu'il couche avec la secrétaire de la coopérative. Après quarante-deux ans de vie commune ! Vous y croyez, vous ?

— Oh, mon Dieu, je suis désolée !

Je pris la main de l'agricultrice dans la mienne. Elle avait raison. Les hommes étaient des peaux de vache. *Mark* était une peau de vache. Je n'avais aucune raison de le pleurer. A part que je l'aimais, cette mauvaise graine. Je l'aimais même tellement que c'en était répugnant.

— Allô ? Je suis encore en ligne, Callie, me rappela sèchement ma sœur. Tu veux que je te dise quoi, alors ?

— Je ne sais pas. Ce que je dois faire, par exemple. Tu as une idée ?

— Sortir d'ici et poursuivre votre conversation ailleurs, par exemple ? suggéra le type derrière moi.

Au téléphone, Hester poussa un soupir d'impuissance :

— Pas la moindre, non. Ma plus longue histoire d'amour a duré trente-six heures. Et tu sais que je m'en porte plutôt bien, précisa-t-elle d'un ton soudain pensif.

— Hester... Je vais les voir ensemble tous les jours, protestai-je d'une voix mouillée.

A cette seule pensée, mon cœur se convulsa de désespoir.

— Ça craint, reconnut ma sœur.

— Ma pauvre enfant, compatit ma voisine de queue en serrant ma main plus fort.

Le travail ne serait plus jamais comme avant. Green Mountain Media, l'agence que j'avais contribué à mettre sur pied, serait désormais le domaine de Muriel. *Muriel*. Un prénom cruel de petite fille riche. Un prénom méprisant et glacial ! Tellement moins sympathique que « Callie », qui était mignon, spontané et amical.

Un nouveau sanglot m'échappa et M. Intolérant, derrière moi, grommela une protestation écœurée. C'en était trop. Je me retournai d'un bloc.

— Ecoutez, monsieur, je suis désolée si ma présence vous incommode, mais j'ai eu une sale journée, O.K. ?

Une très, très sale journée, même, d'accord ? Mon cœur est brisé, mon pote, est-ce clair ?

— Bon, bon, acquiesça-t-il froidement. Allez-y, je vous en prie, continuez à évacuer votre diarrhée émotionnelle.

Le rat ! Il avait l'air coincé de chez coincé, ce type. Il portait un costume, pour commencer (n'oubliez pas que nous sommes dans le Vermont, où la tenue décontractée fait quasiment office d'uniforme), coupe de cheveux militaire, des yeux bleus froids et de méprisantes pommettes slaves. Je me retournai sans un mot. Celui-là, très clairement, ignorait tout de l'amour. De l'amour qui finit mal. De l'amour rejeté. Et que pouvait-il comprendre de mon pauvre cœur, loyal et tendre ?

Cela dit, il n'avait peut-être pas tort sur tous les plans.

— Il vaut mieux que je te laisse, chuchotai-je à ma sœur. Je te rappelle plus tard, Hes.

— D'accord. Ce n'est vraiment pas de chance que la nouvelle tombe le jour de ton anniversaire. Mais si c'est à ton horloge biologique que tu penses, aucune inquiétude. Je peux te mettre enceinte en une minute, montre en main. Je connais les meilleurs donneurs de sperme de la région.

— Je ne veux pas que tu me mettes enceinte !

— Oh ! non, par pitié..., marmonna M. Pommettes Slaves.

L'agricultrice qui avait été trompée par son homme me jeta un regard interrogateur.

— Ma sœur est obstétricienne, spécialisée dans la procréation assistée, expliquai-je en m'essuyant les yeux. Elle a de très bons résultats.

— Ah, c'est un beau métier, commenta ma nouvelle copine. Ma fille a eu une FIV. Elle est maman de jumeaux de quatre ans.

— C'est merveilleux, murmurai-je d'une voix larmoyante.

— Suivant ! cria un des robots.

La queue poussive s'ébranla docilement. L'homme derrière moi émit son énième soupir.

Tous mes souvenirs avec Mark affluaient à ma mémoire

— notre premier baiser alors que je n'avais que quatorze ans. Puis, des années, plus tard, au travail, lui penché sur mon ordinateur, sa main sur mon épaule ; tous ces moments de complicité. La semaine précédente encore, en état de quasi-ivresse à force de déguster du sirop d'érable, chez un producteur qui avait fait appel à notre agence pour sa publicité. Notre premier baiser. Le mémorable voyage en avion jusqu'à Santa Fé. Ai-je déjà mentionné notre premier baiser ?

De grosses larmes filaient sur mes joues et je réprimai péniblement un sanglot.

Soudain, quelque chose de blanc apparut dans mon champ de vision. Je me retournai. M. Intolérant aux Cruelles Pommettes me proposait son mouchoir.

— Tenez, dit-il.

Et je le pris. Il était repassé. Peut-être même amidonné. Qui se promenait encore avec ce type d'objet périmé, de nos jours ? Je me mouchai énergiquement puis levai de nouveau les yeux vers lui.

— Gardez-le, suggéra-t-il en regardant au-dessus de ma tête.

— Merci, répondis-je d'une petite voix.

— Suivant ! ordonna le drone au guichet.

Une éternité plus tard, je me retrouvai enfin avec mon nouveau permis en main. Super. J'avais l'air d'une folle échappée de l'asile, sur ce document officiel. Les yeux enflés, des coulées de mascara, sourire pincé. Après tous mes efforts pour me faire belle ce matin.

En sortant mes clés de voiture de mon sac, je vis ma copine la fermière, chaussée de ces grosses lunettes de soleil que portent les personnes âgées après une opération de la cataracte. Je ressentis un grand élan du cœur pour elle. Moi, au moins, j'avais la chance de ne pas avoir été trompée par mon mari au bout de quarante-deux ans de mariage. Ce qui devait être l'horreur absolue, non ?

— Je peux vous offrir une tasse de café, madame ? lui lançai-je en me rapprochant.

— A qui, à moi ? C'est gentil. Mais j'ai du travail qui m'attend. Bonne chance, quand même, hein ?

Sur une impulsion, je lui jetai les bras autour du cou.

— Norman est un imbécile, lui assurai-je.

— Et je pense que vous êtes drôlement fine et dégourdie, jeune fille. Il ne sait pas de quoi il se prive, votre andouille de Mark.

— Merci.

De nouveau, les larmes menaçaient. Ma nouvelle amie monta dans sa voiture sur un dernier salut de la main.

Mon téléphone sonna. *Maman*. O joie...

— Joyeux aaaanniversaaaaire, Calliope ! chanta-t-elle d'une voix festive.

— Merci, maman. C'est gentil.

Je me demandai si ma mère remarquerait les accents plombés dans ma voix. Il n'en fut rien.

— Ecoute, j'ai du nouveau. Dave vient d'appeler. Un tuyau a éclaté chez Elements et tout le restaurant est inondé.

Elements étant situé dans une ancienne fabrique, vieille de plus d'un siècle et demi, ce genre d'incident était fréquent.

— Ce n'est pas grave, maman. Je n'étais pas vraiment d'humeur à sortir, de toute façon.

Au moins, je n'aurais pas à subir une fête d'anniversaire. Je pourrais rentrer chez moi et gober de la pâte à gâteaux crue, au lieu d'avoir à faire semblant de m'amuser.

— Mais bien sûr que si, tu es d'humeur à célébrer tes trente ans, Callie ! décréta joyeusement ma mère. J'ai déjà appelé tout le monde. Nous ferons le repas ici. Tout est déjà organisé. J'ai même trouvé un traiteur.

Mon cœur acheva de sombrer.

— *Ici ?* Qu'est-ce que tu appelles *ici* ?

— Mais au funérarium, ma chérie, bien sûr ! Où voudrais-tu que ce soit ?